

Rédacteur en chef  
M. DE VILLEMESSANT

RÉDACTION  
de 9 heures à 11 heures, rue Coq-Héron, 5  
de 2 heures à 5 heures, rue Rossini, 3  
Les manuscrits ne sont pas rendus  
Départements et gares : 20 centimes  
BUREAUX  
RUE COQ-HÉRON ET RUE ROSSINI, 3



# LE FIGARO

Administrateur  
AUGUSTE DUMONT

ABONNEMENTS  
Paris : 3 mois . . . . . 12 fr. 50 c.  
Départements : 3 mois . . . . . 10 fr. 50 c.

ANNONCES  
MM. DOLLINGEN fils et A. SÉGUY  
Passage des Princes, Escalier C

BUREAUX  
RUE COQ-HÉRON ET RUE ROSSINI, 3

Les ateliers étant fermés demain, le FIGARO ne paraîtra pas.

## GAZETTE DE LONDRES

Il y a un mois environ, je vous ai raconté à cette place l'histoire de cet ancien repris de justice nommé Krauthausen, qui était entré comme intendand chez les barons de Ezepeleta, y avait volé pendant un an, et qui, en dernier lieu, avait disparu avec des valeurs s'élevant au chiffre de soixante-dix mille francs.

Depuis on n'avait plus eu de nouvelles de cet intendand, que la cour d'assises de Paris vient de condamner à dix ans de réclusion... par contumace.

Mais vous allez voir comme tout s'enchaîne :

M. Leroy, l'un des fondateurs-administrateurs de l'hôpital français de Londres, venait de recevoir le numéro du Figaro qui contenait tous les détails de cette affaire. Après avoir parcouru mon article, M. Leroy se dit :

— Tiens! tiens! quel singulier hasard! Krauthausen... c'est le nom du nouveau caissier de l'hôpital...

Mais, chassant aussitôt le soupçon qui germait dans son cerveau, M. Leroy se dit qu'il ne pouvait y avoir aucune espèce de rapport entre le voleur Krauthausen et l'honnête homme à qui il venait de confier la caisse de l'hôpital.

Cependant, après avoir consulté les membres du comité, M. Leroy fit venir son caissier, lui montra le Figaro, et lui dit :

— Lisez donc cet article de M. Albert Wolff.

Le caissier parcourut ma chronique, rendit le journal à M. Leroy, et lui dit :

— Tiens! tiens! le brigand s'appelle Krauthausen, comme moi... C'est bien agréable!

Quelques jours se passèrent. M. Leroy lut et relut mon article. Son secrétaire-caissier portait les mêmes noms et prénoms que l'intendand. De plus, comme lui il était né à Aix-la-Chapelle. C'était là, pour le moins, une singulière coïncidence. Le comité avait accueilli Krauthausen sur la simple recommandation d'un pharmacien qui ne connaissait pas beaucoup son protégé. M. Leroy convoqua de nouveaux ses administrateurs! On fit venir le caissier, on lui demanda sa photographie, que l'on devait envoyer au baron de Ezepeleta.

— Messieurs, répondit Krauthausen, un homme comme moi ne doit même pas être soupçonné. Non-seulement je vous refuse ma photographie, mais je donne ma démission.

Et il partit.

Informé de cet incident et ne doutant plus du tout que le caissier de Londres fût l'intendand Krauthausen, le baron de Ezepeleta courut au parquet et à la préfecture de police de Paris.

— Nous ne pouvons rien, lui répondirent les autorités françaises. Le vol et l'abus de confiance ne sont pas prévus dans le traité d'extradition. Allez à Londres! voyez les magistrats anglais!

Le lendemain, nous partimes pour Londres. J'avais été séduit par cette pensée que je verrais la police anglaise à l'œuvre, et que j'entreprendrais avec elle un voyage

à travers les quartiers les plus mal famés de la métropole. Une telle occasion se ne présente pas souvent... Il fallait la saisir.

Dix heures après, nous arrivons à Charring-Cross. Nous nous rendons chez M. Leroy, où nous apprenons que Krauthausen, sachant fort bien que les lois anglaises le mettaient à l'abri de toute poursuite, était toujours chez lui, à Davids-street, où il attendait les événements avec le calme du plus honnête des intendands.

Le lendemain à neuf heures, nous nous présentâmes chez sir Richard Mayne, le chef de la police anglaise. Quelle ne fut pas ma surprise en apercevant le petit hôtel du préfet de police, qui ne ressemble en rien à la préfecture de Paris. Aucun corps de garde, pas un factionnaire ni un policeman armé. On dirait le bureau d'un huissier ou d'un notaire.

Nous fîmes passer nos lettres de recommandation à sir Richard Mayne, qui nous reçut sur-le-champ. Cet éminent fonctionnaire a soixante-dix ans; depuis quarante ans il est chef de la police métropolitaine; on n'est pas plus gentleman que ce préfet de police.

Il nous reçut, non en fonctionnaire important qui songerait à la petite danseuse, tandis que le visiteur lui expose le motif de sa visite, mais en homme du monde; sir Richard Mayne était seul dans son cabinet; aucun homme d'armes ne veillait à la porte du temple. Après avoir écouté avec beaucoup d'attention l'exposé des motifs qui nous avait fait entreprendre le voyage de Londres, sir Richard hochait la tête et dit :

— Que voulez-vous que je fasse, messieurs! Votre Krauthausen est un affreux gredin, mais je n'ai même pas le droit de le dégrader sans un ordre des magistrats.

Et comme il lut notre extrême surprise dans nos yeux, sir Richard Mayne ajouta :

— Je sais ce que vous pensez... que la loi anglaise est pitoyable... Mais que voulez-vous, messieurs! c'est une loi, et je dois plus que tous les autres citoyens la respecter, même dans ses erreurs. Allez trouver le sollicitor dont voici l'adresse. Il se rendra avec vous chez le président du tribunal, à qui je vous recommande. Le magistrat avisera... Ce qu'il fera sera bien fait... Je ne suis que le bras de la justice; mais ce bras est à vous, croyez-le bien.

Je vous laisse à deviner si nous fûmes stupéfaits en entendant ce petit discours de l'un des premiers fonctionnaires de ce pays. Son raisonnement si simple, si noble, n'admettait pas de réplique.

Sir Richard Mayne sonna son secrétaire, qui devait nous accompagner, et il nous congédia, en nous priant de venir lui rendre compte de nos démarches.

Vous voici donc chez le sollicitor. C'est un avoué anglais, très anglais. On lui expose l'affaire; il consulte le traité d'extradition, toute une collection de lois, puis :

— Nous ne pouvons rien contre votre voleur, dit-il. Nous avons à Londres dix ou quinze mille filous étrangers qui mangent en toute sécurité le fruit de leurs vols. S'ils escroquaient seulement un penny à un citoyen du royaume, on les coffrerait. Mais ils ont volé à l'étranger; aucun Anglais n'a à se plaindre d'eux... que voulez-vous que la loi anglaise fasse en

pareil cas? Votre homme n'est ni faussaire, ni assassin, et le traité d'extradition ne porte que sur les criminels de ces deux catégories. C'est égal! allons toujours trouver le juge.

Nous remontons en cab et nous nous rendons au tribunal. Le juge est seul, sans conseiller: il ne porte ni robe ni uniforme. Mais je remarque non sans une nouvelle stupéfaction avec quelle extrême politesse il parle aux témoins. Il les appelle « messieurs », les interroge avec beaucoup de bienveillance et les prie de se défendre sans crainte. Il s'agit d'une rixe entre matelots. Les coupables sont à la barre; ils balbutient quelques mots d'excuse. Pierre accuse Paul et Paul dit que Pierre a commencé. Le président de police correctionnelle écoute les prévenus avec une grande attention, puis il leur dit d'un ton tout paternel :

— Mes enfants, je pourrais vous envoyer en prison, mais en ne vous condamnant qu'à une légère amende, j'espère vous donner une leçon suffisante, dont vous profiterez. Allez, mes enfants, et ne recommencez plus!

Le sollicitor s'avance vers le président et lui expose l'affaire Krauthausen :

— La loi d'extradition n'ayant pas prévu le vol, nous ne pouvons rien contre le voleur, dit le juge.

— Je vous l'avais bien dit, semble ajouter le sollicitor.

Nous remontons en voiture pour retourner auprès de sir Richard Mayne.

— Mais quelle est donc cette singulière loi qui protège le voleur? demandons-nous au sollicitor.

— Que voulez-vous? nous répond-il, il faut respecter la liberté anglaise.

Il y avait bien des choses à répondre à cet axiome, mais nous arrivions à la préfecture de police. Le sollicitor nous abandonne, et nous remontons au premier étage, où est situé le cabinet du préfet.

— Eh bien! nous demande sir Richard Mayne.

— Il n'y a rien à faire.

— Je vous le disais bien.

C'est alors que M. de Ezepeleta, à qui, somme toute, on avait volé soixante-dix mille francs, et qui avait bien payé le droit de maudire la loi anglaise, demanda au préfet de police :

— Mais si je rencontrais mon voleur dans la rue... s'il me riait au nez... si je lui cassais ma canne sur la figure...

— C'est vous qui iriez en prison pour un délit commis en Angleterre, répond en souriant sir Mayne, et moi, préfet, je n'aurais pas le droit de vous faire mettre en liberté! La loi est plus forte que moi!

Aussi je profitai de la tournure gaie que venait de prendre la conversation pour dire à sir Mayne :

— Monsieur, vous savez que je suis journaliste, sachez encore que depuis mon départ de Paris, j'ai l'idée de vous demander un service.

— Lequel?

— J'ai, monsieur, le désir de visiter la nuit les quartiers les plus mal famés de Londres, de m'arrêter dans les cabarets borgnes, de voir les mendians de White-chapel et les voleurs de Spittelfield...

— Je ne vous le conseille pas, me dit en souriant le préfet de police.

— Cependant, hazardai-je, si vous voulez bien me faire accompagner par deux ou trois agents...

Sir Richard Mayne réfléchit pendant quelques instants, puis :

— Ecoutez, monsieur, me dit-il du ton le plus aimable, je n'ai jamais accordé à personne ce que vous me demandez. Mais je comprends tout l'intérêt que doit offrir à un écrivain étranger ce tableau sombre de Londres. Vous le verrez demain soir. Où demeurez-vous?

— A Alexandra-Hôtel, Hyde-Park.

Sir Richard Mayne inscrivit mon adresse sur un registre et me dit en me tendant la main :

— Demain soir à neuf heures, un homme viendra vous prendre à l'hôtel. Vous pouvez sans crainte le suivre partout où il vous conduira. C'est mon agent le plus sûr, le plus fin et le plus intelligent. Il vous fera les honneurs de Londres.

Albert Wolff.

## Dictionnaire Du Figaro

**Jactance.** — Le jabot de l'Or-gueil.

**Jaloux.** — Un juge d'instruction, qui éprouve un secret plaisir à confondre un coupable.

**Jésuites.** — Les Chevaliers du Brouillard.

**Jacobins.** — Les Lions de Pa-nurges.

**Jambes.** — Ce n'est pas toujours les nôtres qui nous font le plus marcher!

**Jamais.** — Un mot qui, dans la bouche d'une femme, ne doit pas vous inquiéter — avant — que « *Toujours* » ne doit vous rassurer — après.

**Jarret.** — Le nerf de la fuite.

**Jésus-Christ.** — Le Tribun des Peuples.

## Hier — Aujourd'hui — Demain

Nous nous empressons d'annoncer que M. Théophile Gautier est en pleine convalescence. L'Empereur, l'Impératrice et la princesse Mathilde ont envoyé prendre de ses nouvelles mercredi, et les missis dominici ont trouvé le maître à table. Les nombreux retardataires qui sont allés s'inscrire chez lui hier ne l'ont même pas trouvé du tout, car il profitait de la permission de son médecin pour faire sa première sortie.

On annonce le mariage de S. A. le prince Achille Murat, avec la princesse Salomé de Mingrèlie. La jeune princesse est sœur du prince souverain de Mingrèlie, principauté située dans les régions caucasiennes.

M. Duponchel, qui avait succédé au docteur Véron, comme directeur de l'Opéra (1838-1843), vient de mourir à l'âge de soixante et onze ans. M. Duponchel avait d'abord été architecte, puis associé

d'une grande entreprise de bijouterie artistique. On lui doit les bas-reliefs et l'orfèvrerie de la *Minerve*, de M. Simart, qui lui avaient valu une médaille de première classe à l'Exposition universelle.

M. Duponchel a repris la direction de l'Opéra de 1847 à 1849; puis, en 1860, celle du Vaudeville, en participation avec MM. Dorneuil et Benou, qu'il n'a gardée que peu de temps.

Notre confrère Gaspérini, spécialement chargé du département de la musique, n'assistait pas hier au magnifique concert spirituel du Cirque Napoléon. Il était au Conservatoire probablement, dont le programme était fort beau aussi, mais assurément moins riche d'éléments d'attraction que celui du concert populaire.

Il m'est permis, je crois, dans ce cas, de m'emparer de cet événement artistique, au moins pour en constater la splendeur extrême et la réussite éclatante.

Le fragment du *Tanhauser*, exécuté par Faure, mademoiselle Nilsson, les chœurs et l'orchestre, le *Vendredi-Saint* (de Gounod), l'*O Jons pietatis* (d'Haydn) ont été accueillis avec un enthousiasme et une chaleur qui est tout l'éloge des interprètes de ces chefs-d'œuvre.

Les fragments du *Stabat* de Rossini, parfaitement interprétés aussi, n'ont pas été moins bien accueillis, malgré l'infériorité relative de cette musique rossinienne, par l'auditoire immense qui remplissait jusqu'aux voûtes l'énorme salle du Cirque et dans laquelle se trouvait, entre autres notabilités amies de l'art, le baron Haussmann assis au parquet comme un simple spectateur.

Nous avons sous les yeux un curieux manuscrit; ce sont les lettres patentes par lesquelles l'empereur Alexandre II confère la noblesse héréditaire à un de ses sujets.

Nous citons le préambule de cette charte qui, par la longue énumération des titres attribués au souverain et l'enfure complaisante des mots, rappelle les pompesuses constitutions des empereurs de Byzance :

Par la grâce de Dieu, Nous, Alexandre II, empereur et autocrate de toutes les Russies, de Moscou, de Kiev, de Vladimir, de Novgorod, tsar de Karsan, tsar d'Astrekhan, tsar de Sibirie, tsar de la Chersonèse Taurique, empereur de Pokoff, et grand-duc de Smolensk, de Lithuanie, de Volhynie et de Podolie, prince d'Esthonie, de Livonie, de Courlande et de Semigalie, de Samogétie, de Karel, de Tver, de Yougor, de Pessin, de Viatic, de Bulgarie et autres royaumes, et grand-duc de Nijni Novgorod, de Tchernigoff, de Riazan, de Poltava, de Rostoff, de Yaroslav, de Biélozerst, d'Oudorsk, d'Obdorsk, de Kondsk, de Vitebsk, de Mtsislav, et de toute la contrée septentrionale, conquérant et empereur de la terre d'Iver, des tsars de Castalie et de Géorgie, et de la terre de Kabarda, empereur et souverain héréditaire des princes de Tcherkassk, de Thor et autres, héritier de Norwège, duc de Slesvig-Holstein, de Stormann, de Diltmarsen, et d'Oldenbourg, empereur des Juifs et grand-maître de l'Ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem, etc., etc., etc.

Faisons savoir à tous, en général et à chacun en particulier, par le présent diplôme, que, bien que, en vertu du souverain pouvoir impérial, à nous donné par le Dieu tout-puissant, et aussi de Notre bonté naturelle et de Notre générosité, nous désirions toujours protéger et favoriser très gracieusement l'honneur, les intérêts et la fortune de tous Nos fidèles sujets; cependant Nous sommes surtout disposés à récompenser pour leur honneur, leur mérite, et aussi par Notre bonté particulière, selon leur situation, à élever et à gratifier de justes prérogatives, ceux de Nos fidèles sujets et leurs familles qui, par leur dévouement et leur zèle à Notre service, montrent une fidélité et rendent des services hors ligne à Nous et à Notre Empire, etc.

Un détail particulièrement saillant et curieux de cette Charte, c'est le titre de

duc de Slesvig-Holstein qui prend le czar, et que nous signalons à l'attention du lecteur.

On entendra demain, dimanche de Paques, à la messe des Tuileries, un *Offertoire* nouveau de la composition d'Auber, écrit pour chant et violon, et qui sera exécuté par mademoiselle Nilsson et Sarasate.

Un mot qu'on prête à M. Duruy (déposition d'un témoin auriculaire).

— En deux mots, mon cher collègue, disait en se résumant le ministre d'Etat, voici ma politique électorale: ni cléricale, ni garibaldien!

— En un mot, *Auvergnat*? riposta M. Duruy.

On annonce parmi les ventes intéressantes de la semaine prochaine, celle de la belle collection d'objets orientaux de M. G. de B... qui aura lieu les 16-17 avril, avec expositions les 14 et 15. On nous signale aussi, dans une vente du 15, une intéressante série de médaillons en bois sculpté et pierre de Munich, représentant des personnages historiques du seizième siècle.

Nous connaissons une dame qui affectionne fort ce remède que M. de Pourcegnac avait tant en horreur, et que madame la duchesse de Bourgogne prenait, s'il en faut croire Saint-Simon, à la barbe du grand roi, derrière un paravent.

Ladite dame met à la préparation de l'infusion qu'administrait jadis MM. les apothicaires autant de soins et de coquetterie que s'il s'agissait d'un mets dont le baron Brisse eût donné la recette.

L'autre soir, elle se préparait à prendre son remède, le liquide tiédissait devant l'âtre.

Tout d'un coup la douairière s'agitait.

— Rosette, crie-t-elle à sa suivante, retirez-le donc du feu, il va sentir la fumée.

Georges Maillard.

**Post-scriptum.** — Demain dimanche; aura lieu aux Tuileries le baptême des fils du maréchal Canrobert, et de M. le duc de Montmorency, qui auront pour parrain et marraine l'Empereur et l'Impératrice. — Le cardinal Andrea est sérieusement malade, et le cardinal Bonaparte est indisposé. — La ville de Paris vient de faire élever un monument dans le vallon de Saint-Germain, à l'endroit où la Seine prend sa source. — Sur les cinq câbles qui relient Paris à l'Angleterre, quatre ont été endommagés par les mauvais temps; celui qui part de Dieppe est le seul qui fonctionne encore. — D'après l'*Acacur national*, et sous toutes réserves, les 11 et 12 mars, un ouragan a causé les plus grands désastres à l'île Maurice. — Il paraît que le président de Panama, le général Olarte, aurait été empoisonné. — L'installation du prince de Galles comme chevalier de Saint-Patrick aura lieu à Dublin le 18 courant.

On annonce la mort de M. Antoine Herran, archevêque de Bogota.

G. M.

## PARIS AU JOUR LE JOUR

*Paris-Magazine* donne cette fois le portrait et la biographie de M. de Guilloutet. Le député des Landes — je résume les traits essentiels — est riche; il est maire de Parleboscq, il est chasseur adroit, fabrique, dit-on, d'excellente eau-de-vie avec les raisins de ses vignes, et — détail assez original, en ce qu'il marque bien deux tendances et deux régimes — il a succédé, comme député, à M. Armand Marrast.

Reste le portrait. Est-ce la faute du graveur! mais M. de Guilloutet n'a pas l'air

Feuilleton du FIGARO du 12 Avril 1868

LES

## AMOURS TRAGIQUES

PAR

ERNEST FEYDEAU

XXVII

— Ah! maman, lui répondit-il, quel cruel service vous m'avez rendu!... J'ai jamais une femme!... C'était la première fois... J'étais si fier et si heureux de cet amour!... Vous me le faites perdre!

Madame Rodier comprit à demi-mot. Son fils avait des larmes dans les yeux. Il s'était laissé tomber auprès d'elle sur un canapé. Elle lui prit la tête dans ses bras :

— Raconte-moi tout, mon enfant, dit-elle. De telles peines sont vives, mais elles passent. Tu n'as pas, tu n'auras jamais de meilleure amie que ta mère. Allons, dis-moi tout, enfant!

Paul ne se fit pas prier davantage. Madame Rodier l'écoutait avec attention. Quand il eut cessé de parler :

Droits de traduction et de reproduction réservés.

— Ecoute, fit-elle. Pour que je puisse te servir, il faut que tu me permettes d'user de franchise. Cette petite femme-là, vois-tu bien, il y a quelque chose en elle qui ne me plaît pas; elle poursuit un but, je ne sais lequel. Elle est experte, dissimulée; elle joue avec ton cœur.

— Ah! maman, reprit Paul, comment pouvez-vous dire!... Elle est la meilleure après vous, la plus aimante des femmes! Je la vois bien, vous avez de grands préjugés contre elle. D'ailleurs, vous me le disiez autrefois, que vous seriez jalouse de l'affection que je donnerais à une autre femme. Toutes les mères sont les mêmes. J'ai eu le plus grand tort de vous parler de madame Bardin. Et vous m'en récompensez mal.

— Laisse-moi continuer, dit madame Rodier, et ne sois pas injuste envers ta mère. Cette femme te sait sensible, très épris d'elle, un peu enfant, et elle abuse de ton caractère généreux pour chercher à te faire commettre une action absurde. Crois-le bien, mon ami, il n'est pas dans le monde une seule personne sensée qui ne penserait comme moi, dans une semblable occasion. Le monde est plein de tolérance pour certains écarts de conduite. Il absout en secret une femme mal mariée qui, emportée par la passion, cherche des consolations à ses chagrins dans une affection sincère. Mais, en revanche il est impitoyable pour les scandales publics, et il a raison. Il faut d'abord que madame Bardin soit devenue absolument folle pour agir comme elle le fait, car mieux que personne elle doit prévoir le triste avenir qu'une séparation lui prépare. Ensuite, il faut qu'elle ne l'aime pas, voulant compromettre le tien. Veux-tu l'en rapporter à moi pour acquiescer à la preuve qu'elle se donne de sentiments. Observe la conduite qu'elle va tenir, après avoir amené les choses où elles sont. La façon brusque dont elle t'a quitté tout à

l'heure, te laissant dans le doute sur ses résolutions, n'est que le premier point gagné dans la partie qu'elle a engagée contre toi. Elle va s'exercer maintenant à prolonger, à augmenter ses iniquités. Elle affectera de te fuir; elle manquera vos rendez-vous, tu ne l'apercevras plus à sa fenêtre, elle ne mettra plus les pieds ici. Elle se fera invisible pour toi, elle ne t'écrira pas, et si tu lui écris, ne répondra point à tes lettres. Et quand enfin vous vous rencontrerez, car elle tient au moins autant que toi à ce que vous vous retrouviez, la verras sèche, froide. C'est une folle qu'elle veut te faire faire — afin de voir sans doute jusqu'où pourrait aller la passion pour elle — elle te rendra réellement fou d'appréhensions pour t'y pousser. Te voilà prévenu maintenant. Ne commets donc aucune faute de conduite. N'aie l'air de rien comprendre. Sois ce que tu es toujours été. Ne lui cherche pas querelle sur sa froideur. Si elle t'excite, dérobe-toi. C'est le meilleur moyen de l'embarasser. Et, crois-le bien, en étouffant mes scrupules de femmes et de mère pour te parler comme je le fais, je te donne de bons, de sages conseils.

Comme ils en étaient là, et comme Paul protestait une fois de plus avec toute la vivacité de son âge et de son caractère contre les insinuations de sa mère, on entendit retentir à la porte un coup de sonnette. Tous deux se levèrent en sursaut. Paul ne voulant pas être surpris les yeux rouges des larmes qu'il avait versées, ouvrit la porte de la salle à manger pour aller se réfugier dans sa chambre. Mais, machinalement, quand il fut de l'autre côté de cette porte, il porta l'oreille, afin de savoir quel était l'importun qui venait le déranger. Cet importun entra en ce moment dans le salon, et abordant madame Rodier, échangeait avec cette dernière quelques paroles de politesse.

Paul demeura stupé de surprise en reconnaissant la voix d'Adèle.

XXVII

Ce fut une conversation fort singulière que celle qui eut lieu entre la mère de Paul et sa maîtresse. La première avait été d'abord un peu troublée en voyant la seconde entrer si inopinément chez elle. La chaleur, ce jour-là, était excessive, et madame Rodier, n'attendant personne, était restée en négligé. Peut-être cependant sa beauté ne faisait-elle que gagner à la simplicité de son costume : elle avait les épaules à demi-découvertes, les cheveux relevés vers le chignon, avec un accroche-cœur sur chaque tempe; elle portait une robe blanche, en organdi, un tablier de taffetas vert, de longues mitaines de soie noire sur ses bras nus, et, aux pieds, des pantoufles en zorroquin de la même couleur que le tablier. Ainsi vêtue, la jeune mère était charmante, et, avec ses beaux yeux aux cils relevés, ses cheveux noirs, l'ovale très pur de son visage, elle pouvait presque rivaliser de beauté avec Adèle, malgré les vingt-trois ans de cette dernière.

Madame Bardin s'annonça comme si elle était venue faire une simple visite. Elle reprocha aimablement à madame Rodier de la négliger. Celle-ci répondit qu'elle était toujours bien souffrante. Paul écoutait, comme on peut le croire, et la maison étant silencieuse, il ne lui était pas difficile d'entendre. Il écoutait avec d'autant plus d'attention qu'il se défiait un peu de sa mère, craignant qu'elle ne lui répâtât pas très exactement ce que lui disait sa maîtresse. Il se demandait même s'il ne ferait pas bien de rentrer dans le salon, mais madame Bardin s'étant informée de lui, et sa mère ayant répondu qu'il n'était pas rentré, il comprit qu'il ne

lui était plus possible de se montrer. Se tenant donc tout contre la porte, il fit en sorte de ne rien perdre de la discussion qui allait suivre.

— Vous êtes bien heureuse, madame, d'avoir un si bon fils qui vous aime tant! disait madame Bardin.

— Il me rend, en effet, très heureuse, répondit madame Rodier avec une nuance de sécheresse.

L'autre reprit :

— Quelque jour il se mariera. Vous lui choisirez une compagne digne de lui; vous aurez le bonheur de vous voir revivre dans vos petits enfants.

— N'est-ce pas là ce que toute mère doit désirer?

— Oh! sans doute, madame. Cependant... c'est une véritable loterie que le mariage. Il y en a beaucoup de malheureux. Mieux vaut souvent ne pas se marier.

— Nous n'en sommes point encore, mon fils et moi, à chercher une fiancée; mais lorsque le moment sera venu, nous tâcherons de bien choisir.

— Cela ne suffit pas, madame. Quelqu'un, on se plaît, et puis arrive un jour où l'on ne se sent plus. L'existence est bien triste alors, l'avenir bien fermé!

— Avec quelle émotion vous me dites cela, madame! reprit madame Rodier. Certainement, M. Bardin... vous êtes jeunes tous les deux... vous avez un enfant charmant...

— Hélas! madame.

— Pourquoi, hélas?

— Il est de certaines choses qu'une femme qui se respecte ne peut pardonner.

— Que si! madame, quand on est mère, et quand le repentir qui survient tôt ou tard est véritable.

— Et quand il n'y a pas de repentir, madame? Quand il y a aggravation des

torts commis, quand, chaque jour, ce sont de nouvelles injures?

— C'est la femme de les mépriser, ces injures, de ramener par sa douceur, son esprit de conciliation, l'époux égaré.

— Ah! vous êtes bien heureuse, madame, vous ne vous êtes jamais trouvée dans une pareille situation.

Il y eut un moment de silence. Si les persiennes n'avaient pas été fermées, à cause du soleil, Adèle, avec surprise, aurait vu se colorer subitement les joues de madame Rodier. Celle-ci ne répondit rien, réfléchissant que son fils pouvait écouter à travers la porte; mais tout, dans ses regards comme dans son attitude semblait dire : — « Qu'en savez-vous? »

Cependant, comme les souvenirs, chez madame Rodier, plaidaient la cause de sa voisine, elle reprit avec bonté :

— Est-ce donc pour me confier vos chagrins, chère madame, que vous êtes venue me voir aujourd'hui?

Adèle avait été d'abord tout interdite de l'attitude plus que réservée de madame Rodier. Elle qui venait là pour essayer de se faire une alliée de la mère de Paul, elle se sentait le cœur serré devant sa froideur. Les dernières paroles

aimable. Le voici d'ailleurs dépeint par son biographe anonyme :

Il est assez grand, avec une tournure militaire, comme tous les gens qui n'ont jamais servi; chauve, des ailes de cheveux assez épaisses ombragent les deux oreilles, un faux air de Corsé allié de vendetta. Les yeux sont grands, la moustache rude à deux crocs qui tombent vers le menton, une grosse impériale en feuille d'arbutin, une ride au nez à la bouche, le rictus est accentué. Sa tête assez volontiers et uniforme, porte la tête droite comme les gens que domine une pensée énergique...

Tout cela est de la vie privée pourtant. La loi votée, M. de Guilloutet eût-il été le premier à donner à son amendement la sanction de la police correctionnelle? Je ne le suppose pas. Pourquoi, quand on n'a rien à cacher comme lui, avoir pris l'initiative de ce trop fameux article 11? Il vaut mieux supposer que M. de Guilloutet a écouté des plaintes intéressées et qu'il ne s'est pas rendu compte de la portée de son amendement.

Sous la signature H. Bellevaut, le Nain jaune (numéro Ranc) publie une chanson adressée à mes électeurs :

Je suis à fond la politique : Armé de mon couteau de bois, J'appuie à deux mains la tactique. De mes amis qui orient : « Aux voix ! » Si l'orateur casse les vitres, J'entame avec mes compagnons La sarabande des pupilles, Sur l'air connu des Lampion!

M. Barbey d'Aurevilly résume sa pensée sur le Roi Lear, adapté par M. Jules Lacroix, dans ces deux lignes énergiques :

« Bas les patates! On ne tripote pas dans Shakespeare!

Beaucoup à lire dans la Fronde, notamment un article d'en tête qui emprunte à la signature un intérêt assez piquant. Deux coups de ciseaux au hasard.

Pour la plupart des femmes, la tempérance et la sobriété sont des objets de toilette, comme la coupe et la baleine.

M. Blavet révèle sur M. Nestor Roqueplan une particularité curieuse.

Le feuilletoniste du Constitutionnel ne montre pas ses mains qu'il a cependant très jolies. Si jolies que le sculpteur Caillé, l'auteur de la statue d'Aristote, sollicita la faveur d'en prendre le moule.

Le livre faïe, il fit hommage d'un exemplaire au sujet, qui grave au-dessus un distique latin dont voici le sens :

« Ma main droite a souvent donné des coups de plume immérités; prenez la gauche qui n'a jamais fait de mal à personne. »

M. Victor Bonnet vient de réunir ses travaux dans un volume qu'il a appelé Etudes d'économie politique et financière, et où toutes les questions à l'ordre du jour, impôts, travaux publics, etc., sont traitées avec une grande clarté — mérite essentiel dans les livres de ce genre, la science économique commençant à peine à se vulgariser :

Dans le chapitre de la population, après avoir constaté le ralentissement de l'augmentation des naissances en France, M. Victor Bonnet n'hésite pas à attribuer au bien-être croissant. Si en augmentant les moyens de subsistance du pauvre, a dit un économiste anglais, vous le retirez de la misère, vous le gâtiez par ce fait du défaut d'imprévoyance : plus il aura à perdre, plus il craindra de perdre. Le bien-être est l'obstacle le plus efficace aux mariages imprévoyants.

Une compensation : la France est, après la Norvège, le pays de l'Europe où la vie atteint la moyenne la plus élevée — soit trente-six ans et un mois chez nous — trente-six ans et sept mois en Norvège. L'Angleterre occupe le dernier rang sur cette échelle de moyennes.

On lit dans un article de M. Oscar de Vallée sur les Commentaires de Napoléon I<sup>er</sup> cette phrase assez curieuse :

Napoléon représentait, sauf quelques lacunes, le génie de la France; il le trouva presque tout fait et il s'est attaché à le répandre dans le monde comme une admirable semence.

Cela est d'autant plus curieux que Napoléon n'était Français que par le hasard de la conquête... Mais, dame! les hommes providentiels!

Au surplus, il importe de remarquer que l'article de M. Oscar de Vallée détonne sur certains discours un peu aigres qui furent beaucoup commentés.

Ricciotti Garibaldi a traversé Mar-

seille. D'après un journal de cette ville, il est accompagné d'une chèvre privée, comme la Esmeralda. Voilà de quoi le faire pendre, et je recommande le cas de Ricciotti à Mgr Dupanloup.

D'après l'Indépendance belge, la plupart des évêques français et plusieurs curés de Paris auraient fait parvenir à Rome des félicitations sur la non promotion de M. Darboy au cardinalat. — Aimez-vous les uns les autres.

Savez-vous pourquoi nous ne désarmons pas? C'est, dit la France, parce que les nations voisines ne désarment pas. Les nations voisines faisant exactement le même raisonnement, on arrive à manger ce qu'il faudrait de millions pour supprimer toutes les terres incultes, dessécher tous les marais et instruire tous les ignorants de l'Europe.

M. Erdan envoie au Temps quelques cançons italiennes qui ne manquent pas d'intérêt. Il s'agit de ces fameuses fêtes du mariage qui vont coûter presque aussi cher qu'une bataille.

Pour ces mêmes fêtes, on aura des cent-gardes temporaires. Mais ils deviendront peut-être permanents. On veut absolument une cour renouvelée, un grand air chez les princes héritiers, en dehors de ce roi chasseur, qui vit dans deux chambres de Pitti et dans son jardin au soleil, et qui ne veut pas entendre parler d'apparat. Il veut bien les réparations qu'on lui propose; s'a bru rouvrant la cour, les cent-gardes, l'ordre de la couronne d'Italie, les habits noirs blancs des bals royaux, etc.; mais, personnellement, il désire rester tranquille dans ses habitudes.

On dit : Qu'il abdique alors! Mais il n'entend point abdiquer. Les côtés compromettants de cette existence, qui malheureusement implique des dépenses relativement fortes, ont été récemment l'objet d'un incident qui fait un grand bruit. M. Sella, dans son discours de la semaine dernière, a demandé aux ministres la moralité partout, avec une insistance, avec une affectation qui a frappé la Chambre et les tribunes, et, depuis lors, tout le pays.

Les explications sont difficiles à donner; faites-vous lire quelques journaux de Florence.

Ce matin les ouvriers typographes de l'imprimerie Dubuisson composaient quatre colonnes de latin pour le Journal de Paris.

CHRONIQUE DE PARIS

Tout le monde prétend que M. le baron de Geiger, député de la Moselle, va être appelé au Sénat; mais personne ne dit encore en faveur de quel candidat officiel l'administration disposera de sa circonscription. Comme j'étais désireux, en l'absence de ce dernier renseignement, de déduire les motifs qui font élever à la dignité de sénateur un député dont le plus grand relief vient d'un vote exceptionnel, — on sait qu'il est un des sept opposants à l'article 1<sup>er</sup> de la loi sur la presse, — j'ai questionné les biographes.

Elles m'ont répondu que M. le baron de Geiger était : « Directeur de la maison renommée Utzschneider et Comp., dont les produits, si nombreux et si remarquables par la qualité et le goût, ont mérité, depuis l'an IX, les premières récompenses à toutes les grandes expositions. »

Sous un gouvernement démocratique, il n'est point mauvais qu'on aille chercher les sénateurs dans la porcelaine, voire même dans la fayence, et un manufacturier doit tenir une place aussi importante dans la Chambre haute qu'un cardinal ou qu'un maréchal — c'est une question de mérite personnel.

Seulement, comme le fait très judicieusement remarquer le Journal de Paris, voilà un des sept sages de l'Arcadie soustraits au tribunal de ses électeurs.

Trois décrets insérés ce matin au Moniteur convoquent, pour les 2 et 3 mai prochains, les électeurs des : 1<sup>re</sup> circonscription du Tarn, 4<sup>e</sup> — de la Dordogne, 4<sup>e</sup> — de la Seine-Inférieure.

Dans le Tarn, c'est un maire dont le nom apparaît pour la première fois au soleil de la publicité qui a fixé l'attention de l'administration. Je n'ai pas retenu son nom, mais qu'importe. C'est X., candidat officiel — son nom n'est rien, dans l'affaire; il se nommerait autrement que ce serait absolument la même chose.

L'élection Des Rotours a mis en goût, et, dans la Seine-Inférieure, ce sera M. Cornelle fils qui — si vous le voulez bien — sera candidat du gouvernement.

Mais si l'on pouvait dire Des Rotours II, parce que Des Rotours père pouvait à la rigueur se nommer Des Rotours I<sup>er</sup>, il est difficile de numéroter Cornelle fils.

Cornelle fils n'est pas Cornelle II, puisque son père se venait de descendre de Pierre Cornelle, dit le grand, et de Thomas Cornelle, hommes de quelque illustration, et qui brillèrent plus dans la littérature que leur descendant dans la politique.

Cornelle fils ne serait donc que Cornelle IV. Eh bien! qu'il me permette de le lui dire avec la franchise d'un vieux chroniqueur, son nom lui crée plus de droits à une lecture au théâtre de l'Odéon qu'à une stalle au Corps législatif. Napoléon I<sup>er</sup>, racontant les anecdotes de son temps, aurait un jour laissé tomber les paroles suivantes de son auguste bouche : « Si Cornelle eût vécu de mon temps, j'en aurais fait un ministre. » On n'ajoute point qu'il ait dit : « un bon ministre. »

« Avec trois ans de drap fin, disait également Côme de Médiéus, je fais un galant homme. » C'était plus vrai. Avec un brevet, un traitement, une savonnerie à vilain, les rois font tout ce qu'ils veulent, des dignitaires, des ministres et des ducs; il n'y a qu'une chose qu'ils ne peuvent pas créer d'un trait de plume : c'est le mérite.

Avec les candidatures officielles, on fait des députés, on ne fait pas des législateurs.

Dans la Dordogne, M. Gibiat, gérant des journaux réunis, et M. de Bosredon se disputent les faveurs administratives. Le second, paraît-il, sort vainqueur d'un combat dont la succession de M. Taillefer est le prix.

Mon confrère, F. Magnard, disait hier que le Constitutionnel allait être forcé d'opter, dans l'élection de la Dordogne, entre M. Gibiat, son directeur, et M. de Bosredon, candidat officiel, avoué par l'administration.

Il me semble que mon confrère n'y a pas suffisamment songé; le Constitutionnel ne peut ni opter, ni se déclarer neutre, — il doit soutenir M. de Bosredon.

Dans la machine administrative, telle qu'elle est montée, le Constitutionnel est un rouage; M. Gibiat un autre rouage; M. de Bosredon un troisième rouage; or, les rouages s'engrènent; le Constitutionnel engrène Gibiat, qui engrène de Bosredon, ou, bien, adieu l'harmonie, et la machine ne marche plus.

Il serait au moins récréatif que le bel ensemble de la presse agréable fût démolie par la compétition de deux personnes, qui ont — chacune — la prétention d'être séparément agréables au gouvernement, et qui, réunies, le sont également.

me reprocherait peut-être ma faiblesse. Je ne veux pas que cela soit!

Et, sans rien écouter de plus, elle serra les mains de sa voisine et s'en alla, laissant celle-ci stupéfaite de la tournure inattendue que la situation venait de prendre.

— Est-il possible! — Il ne songe qu'à se faire beau, à dépenser de l'argent avec ses maîtresses! — Et vous dites qu'il a pris l'habitude de vous brutaliser!

— C'est à tel point que je ne me sens plus en sûreté auprès de lui. — Ah! infortunée enfant, en êtes-vous là!

— Oui. C'est là que j'en suis. Et si, depuis longtemps, je n'ai pas mis fin à ce horrible état de choses, c'est uniquement à cause de Paul. J'avais espéré tout d'abord, que lui et vous, madame, vous ne désapprouveriez pas une séparation qui, seule, pourrait me rendre le repos. Mais j'ai appris que vous ne pensiez pas comme moi, à cet égard, et le chagrin que j'en ai ressenti ne m'a pas empêchée de reconnaître que vous aviez raison. Votre fils, en effet, ne pourrait pas sans inconvenients assumer sur lui la responsabilité de cette séparation. On ne manquera pas de dire que notre liaison seule m'a déterminée à rompre avec mon mari. Je ne veux pas que ce soupçon pèse sur l'avenir de Paul. C'est pourquoi j'endurerais tout, sans me plaindre, dussé-je payer de moi la vie le désintéressement de mon amour.

Disant cela, madame Bardin s'était levée pour prendre congé. Mais madame Rodier ne l'entendait pas ainsi.

— Vous allez trop loin, lui dit-elle. Si votre vie était en danger, je serais la première à approuver cette séparation que je déconseillais.

« Ce pauvre M. Duruy! — je demande bien pardon à M. le grand-maître de l'Université de m'exprimer sur son compte avec tant de sans façon — mais vraiment son sort m'intéresse. Les cléricaux tapent dessus à bras raccourcis : il faut lire La dernière réponse. Ce sont de vrais luteurs que MM. les cléricaux quand ils s'y mettent; persévérants, insolents et de mauvaise foi, ils ont tout pour dominer dans la discussion. Et dans cette circonstance, ils ont tout pour eux; leur adversaire n'est même pas logique; il persécute les ennemis de l'Eglise! Mais l'Opinion nationale lui reste. Cependant une simple question à l'Opinion nationale : Elle défend M. Duruy contre M. Dupanloup; elle ne défend pas M. Grenier contre M. Duruy. Est-ce qu'aux yeux de l'Opinion nationale, M. Grenier aurait tort d'être matérialiste? Jules Richard.

LA SEMAINE SAINTE EN RUSSIE; — Non, mesdames, non, je ne suis pas content de la façon dont on comprend à Paris les austérités du carême. Je ne demande pas que l'on prenne le deuil ni que les âmes se tendent de noir; une gaieté saine et décente n'est pas inconciliable avec le respect des choses saintes. Mais je voudrais que l'on ne fit pas si bon marché des pratiques de l'Eglise et des traditions religieuses. Je soutiens que, même par esprit de convenance, les personnes bien élevées devraient apporter pendant huit jours aux lois de la religion la soumission que, pendant toute l'année, elles apportent aux lois de la société.

Ainsi parlait hier, dans un salon, la comtesse B...off, jeune et coquette Russe, qui, par un sentiment assez commun chez ses compatriotes, ne manque jamais l'occasion de critiquer la France et les Français qu'elle aime malgré elle.

On murmura, on protesta, on réclama. « J'étais bien sûre, dit la maîtresse de la maison, que, grâce au prince de Monaco, l'usage des prédications à domicile s'établirait à Paris. Continuez, jolie préchante. La pieuse attention de votre auditoire sera la meilleure réponse à vos accusations. — Du moins, répondit la comtesse sans se déconcerter, j'aurai cet avantage sur vos prédicateurs de ne point prétendre exclusivement au succès oratoire et de ne pas transformer la chaire en tribune. Je suis entrée dans vos églises les jours de sermon. La foule des fidèles y avait été attirée par des moyens qui ressemblent un peu aux réclames profanes des théâtres. On discutait vivement, jusqu'à l'arrivée du prédicateur, ses défauts et ses qualités oratoires; et pendant qu'il parlait, lui qui était là pour juger les consciences, on le jugeait, et il le savait bien. On se serait cru à l'Académie; tout comme, à l'heure des offices, on se serait cru dans une salle de concert, tant les toilettes étaient brillantes. Vous avez, mesdames, des modes pour l'église, comme vous en avez pour les spectacles et pour les courses. — A quel signe, je vous le demande, pourrait-on reconnaître la semaine sainte à Paris? Quelles marques publiques, pendant les trois derniers jours, annoncent le deuil de l'Eglise catholique? En Russie, pardonnez-moi ce rapprochement, car il est à l'honneur de mon pays. — En Russie, où la loi n'est pas plus vive qu'en France, je veux le supposer, les convenances extérieures, au moins, sont observées avec bien plus de rigueur. Pendant la semaine sainte surtout, l'empire, dans toute son étendue, présente un aspect extraordinaire. Les affaires demeurent interrompues; les relations mondaines sont brisées; les abstinenances et la jeune redoublent de sévérité. Les églises, beaucoup plus nombreuses qu'en France, ne suffisent pas à la foule qui les envahit silencieusement et recueillie. Tous, sans distinction de rang ni de fortune, assistent aux offices, beaucoup plus longs que les vôtres, debout ou à genoux, jamais assis. Quand le samedi, à minuit, le canon tonne la résurrection du Christ, la Russie entière a communiqué. Les cloches jettent dans les airs leurs joyeux volées. Les églises s'illuminent; des milliers de cierges s'allument dans des milliers de mains. On se félicite, on s'embrasse trois fois; on se dit la grande nouvelle : « Le Christ est ressuscité! »

« Au lieu public succède une allégresse générale. On rentre chez soi le cœur plein de joie, l'estomac plein d'appétit. Il n'est si petites gens qui ne trouvent, préparée dans un coin de leur chambre, une table recouverte d'une nappe blanche et grassement garnie. Chez les riches, c'est une exposition magnifique de tout ce que le luxe et la gastronomie ont de plus séduisant. Les yeux éblouis se reposent des chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie sur les chefs-

d'œuvre de la cuisine. On goûte de tous les mets et de tous les vins. Pendant trois jours la table reste ouverte à tout venant. Le dimanche, de grand matin, une circulation prodigieuse anime les rues. On reçoit, on fait des visites de félicitations. L'air retentit de baisers échangés à chaque pas, et de ces mots sans cesse répétés : « Le Christ est ressuscité! »

« Le paysan se met en route, dès l'aube, avec un œuf rouge dans sa poche. Il le donne mille fois dans la journée; il lui revient et il le mange mille fois. Il n'y a pas de poules qui tiennent, c'est à n'y rien comprendre; plus on en mange, plus il en reste, jusqu'au moment, le soir du troisième jour, où ils disparaissent comme par miracle. Cette unanimité de tout un peuple ne se rencontre chez vous que dans la célébration des fêtes profanes; et si le dimanche de Pâques vous est plus cher que les autres dimanches, c'est que vous le considérez comme la véritable fête du printemps. On discuta. Nous ne discuterons pas. La matière est grave. Si la comtesse n'a pas tort pour ce qui nous regarde, elle a raison pour ce qui concerne les Russes! Et ce qui se passe là-bas vaut-il mieux que ce qui se passe ici? — Nous n'avons rapporté cette petite scène de salon que pour mettre sous les yeux de nos lecteurs un tableau assez heureusement peint et très exact de la semaine sainte en Russie. Marcus.

ENTRE DEUX BOURSES — Saison du printemps.

Les haussiers se défendent vaillamment, mais non sans inquiétude. On les harcèle avec des idées de guerre; hier à propos du Schleswig, aujourd'hui à propos de désarmement.

Rien ne ressemble plus aujourd'hui à une déclaration de guerre qu'une proposition de désarmement. Les gouvernements arment paisiblement, et quand ils sont bien armés ils posent la question de désarmement. C'est la guerre. Lequel des deux ou des trois ou des quatre désarmera le premier? Quel est ce sot là qui désarmera le premier? Quel est le lâche qui mettra bas les armes? Ce ne sera ni la France, ni la Prusse, ni la Russie, ni l'Autriche; alors en joue, feu! il faut que cela finisse.

Autrefois, quand un simple particulier avait de bonnes raisons pour chercher querelle à quelqu'un, il lui marchait sur le pied, et sans autre forme de procès, on se battait le lendemain. Demander à un gouvernement de désarmer, c'est lui marcher sur le pied, cela s'entend.

Mais qui le oserait, c'est à nous que le Golos (traduction libre, le colosse), le Golos russe demande de désarmer. La France, le Pays, la Liberté, l'Etendard répondent par un mouvement d'indignation.

La Patrie ne comprend plus rien à ce qui se passe. Elle supplie qu'on le lui explique; elle se lamente comme un ministre qui aurait perdu la confiance de son maître.

La Patrie est le journal favori de la spéculation à la hausse, son esprit de consolation. Si elle tourne à la guerre, tout est perdu.

Le Moniteur est impassible. Ce roi des journaux ne laisse tous interroger, ne répond jamais, et tandis que les autres feuilles s'évertuent, il s'entretient de la cérémonie du lavement des pieds à Rome, du mariage civil en Bavière, de la grève de Genève, du droit de mouture en Italie, et du bill de Tenure of Office à Washington.

Le Moniteur du premier Empire était beaucoup moins flegmatique, il éclatait quand le terrain devenait brûlant, il tonait avant l'orage. Celui-ci a de temps en temps des clignements d'yeux qui font trembler, mais qu'on aperçoit plutôt à travers les correspondances que dans le bulletin politique.

La spéculation qui cherche la pensée du gouvernement s'appuyait assez volontiers autrefois sur le Constitutionnel, mais c'est une vieille machine fort abandonnée, et dont on ne sert plus que par respect pour les services de M. Paulin Limayrac.

Le Pays est regardé comme une sentinelle avançonnée, mais bien souvent comme une sentinelle perdue.

La France prend sa source au ministère des affaires étrangères et se jette dans les périodes de M. de la Guéronnière.

La Patrie a pour cri de ralliement le cri du chevalier d'Assas : « Moi, Auvergne! L'Etendard est porté par le petit Vitru, qui vit encore. Enfin la Liberté conserve la physionomie du fameux Wallenstein, général des Impériaux, né en Bohême, et qui chercha toute sa vie le salut de l'empire, à la condition d'en être l'unique soutien; mais il fut toujours mis en secret au ban des Hapsbourg.

Un volume intéressant et inédit, la Biographie des Députés au Corps législatif, publié par livraisons dans le Paris-Magazine, contient, entre autres anecdotes, un souvenir curieux de la vie militaire du baron Jérôme David.

Quelque extraordinaire que paraisse ce récit, l'auteur, en déclarant le tenir du vice-président du Corps législatif lui-même, donne à ses paroles une incontestable autorité.

Pendant son séjour à Saint-Cyr, David fut témoin dans un duel entre deux de ses camarades de promotion, Lambert et Poirée. Ce dernier reçut un coup d'épée et alla se guérir à l'infirmerie, où son ami David montait le voir tous les jours. Un matin, Poirée lui parut singulièrement troublé, il le pressa de questions et finit par lui arracher l'aveu que son émotion venait d'un simple cauchemar. — Je rêvais que nous étions au bord d'une rivière, je recevais une balle au front, au-dessus de l'œil, et tu me soutenais dans tes bras; je souffrais beaucoup et je me sentais mourir; je te recommandais ma femme et mes enfants, quand je me suis éveillé. — Mon cher, tu as la fièvre, lui répondit David en riant; remets-toi, tu es dans ton lit, tu n'es pas marié et tu n'as pas de balle au-dessus de l'œil; c'est un rêve tout bête, ne te tourmente pas ainsi si tu veux guérir vite. — C'est singulier, murmura Poirée, je n'ai jamais cru aux songes, je n'y crois pas, et pourtant je suis bouleversé.

Cet aperçu de l'esprit qui inspire la rédaction des divers journaux est indispensable aux spéculateurs qui cherchent une boussole politique.

La maison qui a pris l'initiative révolutionnaire dont nous avons parlé l'autre jour en a subi de cruelles, mais elle a tenu bon. M. Auguste Klein a vu ses magasins envahis par une foule idolâtre qui s'est ruée sur ses œufs de Pâques; beaucoup de personnes auraient même voulu ne rien acheter du tout et se faire offrir une douzaine d'œufs.

Un monsieur, après avoir acheté un éventail de quatre francs, a exigé un œuf pour l'enfermer. On s'est empressé de le satisfaire, et le diamètre de l'objet exigeant un ovale d'une certaine longueur, il emporta l'éventail de quatre francs dans un œuf de six francs.

Qu'on s'étonne, ensuite, de voir l'affluence des visiteurs aux plantureux magasins du boulevard des Capucines! Le succès est au bout de l'idée parce qu'elle était bonne, et les vacances de Pâques ne font que commencer. Mais qu'on se hâte. Si les œufs venaient à manquer?...

LES TORPILLES A PARIS — Un homme s'est jeté ce matin dans mes bras.

« Ah! cher monsieur, quelle nouvelle! Je reconnais l'excellent directeur du grand Aquarium, un fanatique de la mer et des poissons, qui induit en tentation d'histoire naturelle, de huit heures du matin à dix heures du soir, tous les promeneurs du boulevard Montmartre. — Monsieur Galard, au nom du ciel, calmez-vous; sinon je vous livre aux murènes, qui ne badinent pas. — Vous plaisantez, mais c'est très sérieux, une nouvelle, cher monsieur, une nouvelle inouïe! — L'article onze est supprimé! — Il s'agit bien de cela, vraiment! Elles sont arrivées, monsieur, arrivées, débarquées!... — Qui? quoi? Vous faites mourir ma curiosité! — Les torpilles, mes torpilles électriques, raia torpedo. Quel succès! Franches, vives, chargées comme une batterie de Leyde! — Il faut les offrir au ministre de la guerre. — Quel sacrilège! Je les exhibe au monde entier, voilà tout. Le British Museum en mourra de jalousie. J'ai précisément l'espèce décrite par Lacépède, volume V, page 233, une variété d'ouvroirante, monsieur, foudroyante, j'ai déjà deux employés estropiés. — Le fluide est de première qualité. — Admirable, vraiment; mais je vous quitte pour prévenir le Jardin-des-Plantes, le Muséum, l'Institut, nous allons faire des expériences publiques merveilleuses. Annoncez aux abonnés du Figaro la grande nouvelle, au nom de la science... — Et de l'aquarium? — Sans doute. Si vous êtes discret je vous confierai un secret. — Confiez, il ne sortira pas du Figaro. — Je compte électriser l'Académie des sciences. — Alors nourrissez bien vos torpilles et tâchez de foudroyer ces vieillards; les places vacantes sont si rares! D.-G. d'Avvergne.

Le Savon royal de Thiridace de Violet, parfumeur de S. M. l'Impératrice, est le seul recommandé par les célébrités médicales, pour l'hygiène et la beauté de la peau. Rue Scribo, rondelle du Grand-Hôtel, vis-à-vis le Jockey-Club.

Maison Ad. GODCHAU — 33, rue Croix-des-Petits-Champs, 33 — APERÇU DE QUELQUES PRIX — IMPOSSIBLE A TOUTE AUTRE MAISON :

PANTALONS drap, nouveau, laine... 6 fr. GILETS drap, nouveau, laine... 3 PAILLOTTES drap fantaisie... 11 REDINGOTES drap noir fin, très fort et très apparent, doublées entièrement 19

VÊTEMENTS COMPLETS, haute fashion, nouv., laine, boutons toutes tailles 20 PANTALONS pur fil, coutil gris... 2 50 PAILLOTTES pur fil, coutil gris... 3 75 GILETS toile blanche fine... 2 PAILLOTTES alpaga noir brillant... 3 90

VÊTEMENTS COMPLETS d'enfants de 3 à 8 ans, coutil gris nouveauté... 2 80 VÊTEMENTS COMPLETS piqué blanc, enf... 4 30 VÊTEMENTS COMPLETS, drap nouveauté, pour enfants... 4 90

PARDRESSES nouveauté Eclair, pure laine, pour hommes toutes tailles 19 VÊTEMENTS COMPLETS coutil croisé, grand teint, p.hommestoutes tailles 6 90

Quel que soit le bon marché de tous ces articles, ils sont toujours frais, nouveaux, de 1<sup>er</sup> choix et vendus avec garantie. — Détail aux prix du gros. Les articles qui ne conviennent pas sont échangés ou remboursés, sans difficulté.

Dix ans après, l'armée française débarquait en Crimée; les Saint-Cyriens s'étaient perdus de vue. David, officier d'ordonnance attaché à la division du prince Napoléon, reçut l'ordre d'aller découvrir un gîte en remontant l'Alma. Pour empêcher les Russes de la faire prisonnier, on fit soutenir cette reconnaissance par une compagnie de voltigeurs, prise dans le régiment le plus rapproché. Les Russes faisaient pleuvoir une grêle de balles sur les hommes d'escorte, qui se déployèrent en trilleurs pour riposter.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un de nos officiers roula à terre, mortellement atteint. Le capitaine David sauta à bas de cheval et courut le relever, il lui appuya la tête sur son bras gauche, et détachant la gourde pendue à sa ceinture, il l'apporta des lèvres du blessé. Un trou béant au-dessus de l'œil engloutissait la figure; un soldat apporta un peu d'eau et la versa sur la tête du moribond qui râlaît déjà.

David regarda avec attention les traits qu'il lui semblait reconnaître, un nom est prononcé à côté de lui, plus de doute, c'est lui, c'est Poirée! Il l'appelle, ses yeux s'ouvrent, le mourant reconnaît à son tour le camarade de Saint-Cyr... — David! toi ici?... Le rêve... ma femme...

Ces mots entrecoupés n'étaient pas finis que déjà la tête retombait inerte sur le bras de David. Poirée était mort, laissant sa femme et ses enfants au souvenir et à l'amitié de David.

Je n'oserais pas raconter une pareille histoire si je ne l'avais entendue moi-même de l'honorable vice-président du Corps législatif. Vozz populi.

UN RÊVE — Un volume intéressant et inédit, la Biographie des Députés au Corps législatif, publié par livraisons dans le Paris-Magazine, contient, entre autres anecdotes, un souvenir curieux de la vie militaire du baron Jérôme David.

Quelque extraordinaire que paraisse ce récit, l'auteur, en déclarant le tenir du vice-président du Corps législatif lui-même, donne à ses paroles une incontestable autorité.

Pendant son séjour à Saint-Cyr, David fut témoin dans un duel entre deux de ses camarades de promotion, Lambert et Poirée. Ce dernier reçut un coup d'épée et alla se guérir à l'infirmerie, où son ami David montait le voir tous les jours.

Un matin, Poirée lui parut singulièrement troublé, il le pressa de questions et finit par lui arracher l'aveu que son émotion venait d'un simple cauchemar.

— Je rêvais que nous étions au bord d'une rivière, je recevais une balle au front, au-dessus de l'œil, et tu me soutenais dans tes bras; je souffrais beaucoup et je me sentais mourir; je te recommandais ma femme et mes enfants, quand je me suis éveillé.

— Mon cher, tu as la fièvre, lui répondit David en riant; remets-toi, tu es dans ton lit, tu n'es pas marié et tu n'as pas de balle au-dessus de l'œil; c'est un rêve tout bête, ne te tourmente pas ainsi si tu veux guérir vite.

— C'est singulier, murmura Poirée, je n'ai jamais cru aux songes, je n'y crois pas, et pourtant je suis bouleversé.

— Moi qui l'ai vu si prévenant, fit observer timidement madame Rodier.

— Oh! il a le talent de se déguiser, et il suffit que vous soyez une personne distinguée pour qu'il ait voulu se montrer à vos yeux avec avantage.

— Est-il possible! — Il ne songe qu'à se faire beau, à dépenser de l'argent avec ses maîtresses! — Et vous dites qu'il a pris l'habitude de vous brutaliser!

— C'est à tel point que je ne me sens plus en sûreté auprès de lui. — Ah! infortunée enfant, en êtes-vous là!

— Oui. C'est là que j'en suis. Et si, depuis longtemps, je n'ai pas mis fin à ce horrible état de choses, c'est uniquement à cause de Paul. J'avais espéré tout d'abord, que lui et vous, madame, vous ne désapprouveriez pas une séparation qui, seule, pourrait me rendre le repos. Mais j'ai appris que vous ne pensiez pas comme moi, à cet égard, et le chagrin que j'en ai ressenti ne m'a pas empêchée de reconnaître que vous aviez raison. Votre fils, en effet, ne pourrait pas sans inconvenients assumer sur lui la responsabilité de cette séparation. On ne manquera pas de dire que notre liaison seule m'a déterminée à rompre avec mon mari. Je ne veux pas que ce soupçon pèse sur l'avenir de Paul. C'est pourquoi j'endurerais tout, sans me plaindre, dussé-je payer de moi la vie le désintéressement de mon amour.

Disant cela, madame Bardin s'était levée pour prendre congé. Mais madame Rodier ne l'entendait pas ainsi.

— Vous allez trop loin, lui dit-elle. Si votre vie était en danger, je serais la première à approuver cette séparation que je déconseillais.

— Non, non, madame, répondit Adèle avec une certaine noblesse. Plus tard, on

XXVIII

— Eh bien! ma mère, s'écria Paul en entrant dans le salon quand la porte d'entrée se fut refermée sur les pas de sa maîtresse.

— Eh bien! mon fils, fit madame Rodier embarrassée.

— Tu me disais que tu te méfiais d'Adèle; tu assurais qu'elle allait se plaindre à augmenter mes inquiétudes; qu'elle affecterait de me fuir, se ferait invisible pour moi, qu'elle me rendrait fou d'apprehensions pour me pousser à faire une folie. J'étais là. J'ai tout entendu. Que dis-tu, maintenant? N'avais-je pas raison de la défendre?

Madame Rodier était de plus en plus embarrassée.

— Je me suis trompée sur son compte, dit-elle, c'est une femme bien à plaindre.

Voilà madame Rodier retournée! Elle aurait voulu, cependant, qu'il lui fût possible de se tenir au courant des événements pour les diriger, car malgré les affirmations de madame Bardin, elle ne la croyait pas capable de laisser sa vie exposée. Mais madame Rodier ne pouvait rien apprendre, ne mettant plus les pieds chez ses voisins. Elle était obligée d'apprécier les nouvelles que lui apportait son fils. Celui-ci, nécessairement, avait trouvé moyen d'apaiser la colère d'Ad